

## L'EGOVOYAGE

Quand Bernardo Marazzani entra au Centre Lucani, il pensa en un éclair de lucidité : cette fois-ci, c'est pour de bon, je suis chez les fous. En fait, le Centre Lucani n'était autre qu'un de ces lieux où arrivent périodiquement les névrosés, dépressifs, psychotiques, angoissés et autres éclopés de cette vie anxieuse si moderne. Il n'y a pas si longtemps, Marazzani lui-même aurait ri si on lui avait annoncé qu'il irait lui aussi faire un séjour au Centre. Extrêmement dynamique, chef des ventes bien noté de ses supérieurs, ne ménageant pas sa peine pour faire tourner l'entreprise, premier au bureau, dernier sorti avec des dossiers à boucler le dimanche. Avec ça, tous les signes extérieurs de la réussite. Et puis, il a fallu cette réorganisation des services, un jeunot arriviste au poste de directeur, chiffres en berne, mise à l'écart, les états d'âme de la cinquantaine, des problèmes d'enfance jamais résolus pour que le bel édifice patiemment construit s'effondre, crac, la dépression qui arrive sans crier gare et s'installe profondément. C'est ainsi que, déjà lourdement plombé par les traitements, Bernardo Marazzani s'installa dans la chambre spacieuse qui devait lui servir de lieu de vie pendant ces prochaines semaines. Le temps de se refaire une santé mentale. De se reconstruire.

Peu à peu, au moment des repas pris en commun, à l'atelier d'art, à la salle d'exercice, dans les couloirs, on commence à échanger avec les pensionnaires. Bribes d'histoires, drames individuels, tranches de vies cassées. Et tout à coup, le fil de la conversation se rompt, chacun repart dans ses idées fixes, ses marottes, ses ruminations intérieures. Faudrait pourtant faire le point, se disait Marazzani.

Aussi, lorsque quelques semaines après son arrivée, il reçut la visite de toute une équipe de blouses blanches, il se dit que son cas allait être examiné avec le plus de gens compétents possible. On lui présenta le directeur du Centre Lucani en personne, le Com. Dr. Olcarmi, l'honorable Fosca qui avait mis au point un lecteur d'images céphaliques, un chercheur en neurobiologie de Milan, le professeur Aldermüller de l'Université de Dresde dans le cadre d'échanges européens, Giovanna Inducci qui achevait sa thèse sur les états-limite, un futur Prix Nobel né à Tiferina de Castelvetro et deux ou trois étudiants en psychiatrie des neurosciences. L'équipe était dirigée par le Pr. Sanclemente qui expliqua brièvement les

raisons de cette venue.

- Monsieur Marazzani, votre état actuel n'inspire plus aucune inquiétude et je sais par votre niveau de culture que vous serez tout à fait à même de comprendre la raison de notre visite.

Marazzani en conçut un court frisson qui lui redonna quelques instants l'estime de lui-même.

- Voyez-vous, le professeur Aldermüller et moi-même sommes spécialistes au niveau européen de la scénographie psychique. Il se lança alors dans un exposé trop théorique sur cette nouvelle branche de l'imagerie médicale qui consiste à visualiser les images mentales que forment le sujet. Il parlait vite avec des termes compliqués, si bien que Marazzani, un peu abruti par les médicaments et la température trop élevée de la pièce, plissa les yeux, abaissa son menton sur sa poitrine... et c'est pourquoi nous avons retenu votre profil parmi tous les patients du Centre pour mener à bien notre expérience. Croyez-moi sur parole, votre précieuse collaboration fera accomplir un immense pas à nos recherches et contribuera à la guérison de milliers de malades par le monde.

Cette douce perspective parut agréable à Marazzani. Aussi ne s'étonna-t-il pas de s'entendre répondre oh oui bien sûr faire avancer la science. On lui expliqua que c'était indolore, sans effets secondaires et son adhésion au projet fut totale. Demain, il vous suffira de vous allonger sur le lit du laboratoire et de coiffer ce casque doté de récepteurs pour devenir le premier cobaye à tester l'imagerie psychique. Un voyage en vous-même. Une visite intérieure. Une autoexcursion. Un égovoyage à la découverte de Bernardo Marazzani, avait souri finement Sanclemente. Toute l'équipe avait applaudi.

Enfin du nouveau dans la routine du Centre, avait apprécié Marazzani avant de passer la nuit la plus paisible depuis son arrivée. Le lendemain, la salle du laboratoire paraissait déjà familière. L'équipe était de bonne humeur et il avait échangé des plaisanteries avec les étudiants. Mademoiselle Inducci lui avait donné une tape amicale sur l'épaule en lui présentant le casque. En route pour la visite guidée, s'était-elle exclamée. On fit le noir dans la pièce, les machines se mirent à ronronner faiblement et le sédatif fit son effet.

- Bien. Encore un peu. Parfait. Je pense que nous y sommes.

Dans le noir, il reconnut d'abord la voix de l'un des médecins. Puis d'autres, qui semblaient provenir de plus loin. Attendez. Spectro. Niveaux contrastes. Quelqu'un peut-il rallumer? Bernardo Marazzani commença à entrevoir des silhouettes pâles sur un fond plus pâle

encore. Petit à petit, la mise au point se fit et il découvrit avec netteté les visages de l'équipe médicale.

- Mais vous êtes tous là? Que faites-vous ? Où suis-je ?

- Rassurez-vous, Bernardo, nous sommes avec vous, vous ne risquez rien. Vous permettez que nous vous appelions Bernardo? Nous allons passer un bon moment ensemble et nous allons faire mieux connaissance, dit Sanclemente en lissant sa barbiche.

- Vous ne m'avez pas répondu. Où sommes nous? Je ne reconnais pas le laboratoire où vous m'avez endormi.

- Mon cher ami, comme nous vous l'avons expliqué au préalable, nous sommes dans votre cerveau. Toute l'équipe. Avec votre accord, nous allons partir ensemble à la découverte, n'est-ce pas, de votre imagerie mentale. Une expérience de la plus haute importance, vous l'avez compris. Sans compter le gain immédiat que vous allez en retirer en comprenant mieux vos schémas mentaux et votre structure mémorielle. Les fondations de votre identité.

A vrai dire, Marazzani était hébété du scénario qu'on lui proposait.

- Mais vous ne m'avez jamais dit que vous m'accompagneriez?

- Tss, tss, Bernardo, nous vous l'avons précisé, sans doute n'avez pas été assez attentif à ce moment -là. Il parlait doucement comme on parle à un enfant difficile. Vous savez, cette exploration est dénuée de risques mais vous ignorez à peu près tout de votre inconscient- bien entendu, mon cher ami puisque par définition vous n'avez jamais pu y avoir accès- et vous serez bien heureux d'être accompagné par une équipe pluridisciplinaire du plus haut niveau qui veillera sur vous et vous expliquera au fur et à mesure. Mais trêve de bavardages, il est temps de se mettre en route. Tous les chercheurs, visiblement excités à la perspective de cette expérience in vivo, trépignaient déjà d'impatience.

- Mesdames et Messieurs... avanti !

Toute l'équipe, directeur en tête, passa par une sorte de sas qui avait été dérobé aux regards jusqu'à présent. Ils débouchèrent dans une pièce de petites dimensions entièrement recouverte du sol au plafond de chiffres, de calculs, de formules, de pense-bête de toutes les couleurs portant des ordres et des notes. Tous ces caractères changeaient sans cesse, se modifiaient, se recouvraient les uns les autres, si bien qu'il était impossible de les fixer sans être pris de vertige.

- Voyez-vous, expliqua doctement Sanclemente, c'était l'état d'une bonne partie de votre

cerveau quelques jours avant votre dépression. Saturé de chiffres, de données, de consignes, d'ordres. Mentisme aigu. Vous étiez inapte à arrêter le défilement, incapable de traiter cette masse d'informations. C'est précisément ici que vous avez, hum, pété les plombs. Quoi de plus normal ? Aucun cerveau n'est fait pour traiter autant de données contradictoires. Au passage, remarquez comme votre état s'est amélioré; il y a quelques semaines encore, obnubilé, vous n'auriez pas pu sortir de cette pièce. Aujourd'hui, regardez comme vous la quittez avec facilité ! Après vous, je vous en prie.

Ils passèrent devant un grand bureau entièrement vitré. Au milieu, sur un grand fauteuil directorial, siégeait un personnage apparemment important. Marazzani se reconnut sans peine.

- Mais qu'est-ce que je fais là? En regardant mieux, il découvrit avec horreur que l'individu qui était un autre lui-même n'avait d'humains que le visage et le buste. Sous la table vitrée, en dessous de la ceinture, le corps se prolongeait par celui d'un lézard dont les pattes trop courtes pendaient ridiculement du fauteuil tandis que la queue se déployait sur la moquette. Olcarmi intervint d'une voix de basse :

- Zone du surmoi. L'identité que vous vous êtes patiemment confectionnée tout au long de votre vie sociale et professionnelle. L'image supérieure de vous-même que vous auriez voulu laisser aux autres. Le pays des illusions remarquables. Notez que le plus intéressant commence sous la ceinture. C'est dans les zones inférieures, les plus difficiles d'accès, que nous découvrirons les conflits et que nous ferons probablement les découvertes les plus intéressantes, lança t-il à l'adresse de son équipe. Vers le reptile, hum hum.

Sans laisser au cobaye le temps de répondre, l'équipe dépassa les bureaux vitrés et pénétra alors sur une vaste pelouse. Ici et là, des couples promenaient paisiblement des bébés dans des landaus. Au bord du lac, des pêcheurs. Des joueurs de ballon. Au loin, on entendait des rires d'enfants. Des gens allongés sur les pelouses avec des maillots de bain d'une mode révolue. Au fond du vallon, une grande roue arc-en-ciel signalait sans doute un parc d'attractions. Tout était paisible, noyé dans des tons pastel un peu effacés. Marazzani avait tout à la fois envie de pleurer et d'une glace à la pistache.

- Où c'est que c'est ça?

- Vous ne reconnaissez pas? C'est vrai qu'il y a si longtemps. Nous sommes dans le jardin de vos souvenirs d'enfance. Notre passage a pour effet de stimuler cette zone de votre cerveau pour faire affluer les souvenirs. Il n'est pas certain que vous les ayez vécus en vrai.

Peu importe, l'imagerie psychique est en grande partie une construction artificielle. *Cosa mentale*. Voyez les rêves.

Bouche ouverte, Bernardo Marazzani fixait le paysage fondu dans le lointain. Il aurait aimé se revoir encore et encore, reconnaître une silhouette familière, la robe légère de sa mère, ses cheveux bruns maintenus par le serre-tête... mais les contours restaient flous, comme ces images qui se déforment sous l'action du soleil d'été. Il ne pouvait s'arracher à ce site. Une main se posa sur son bras. Allons, venez, nous avons du chemin.

Ils arrivèrent auprès d'une tonnelle ombragée. Des jeunes gens riaient autour d'une table de jardin encombrée de bouteilles vides et de reliefs de repas. Précisément des morceaux de gens. Il y avait la tête joviale d'un moustachu et ses mains épaisses qui battaient les cartes, il y avait une bouche qui racontait la fin d'une histoire drôle, des fesses rebondies dans un jean moulant, le rire tonitruant d'un garçon qu'on ne voyait pas. D'autres doigts qui grattaient négligemment une guitare. Une enveloppe bleue sur la table, une fille qui sanglotait. Une bassine de sangria. A côté, une moto sur sa béquille, un sac de couchage. Le soleil dans les yeux.

- Je crois reconnaître ces moments, dit doucement Marazzani, je les ai déjà vécus.

- Et comment ! Vous êtes ici au niveau des amitiés. Mais voyez comment le temps assassin a fait son oeuvre. *Tempus fugit*. L'amnésie a gagné peu à peu, il ne reste que des éléments marquants, quelques bons moments, le reste a été enfoui dans les strates profondes de votre mémoire. Ne vous inquiétez pas. Le processus est normal, nous ne pourrions jamais laisser tous les souvenirs affleurer à notre mémoire et heureusement d'ailleurs car nous finirions saturés comme la pièce que vous avez visitée tout à l'heure. Continuons sans tarder. Ne vous inquiétez pas de la disposition de votre édifice mental. Hum. Ce n'est pas un travail d'architecte. Vous savez, le cerveau humain fonctionne comme le coq à l'âne, par sauts, par associations d'idées. Ne vous étonnez pas trop des discontinuités.

Marazzani se sentait à la fois heureux de parcourir les paysages de sa mémoire avec en même temps cette profonde nostalgie des choses qui ont été et ne seront plus. Ces réminiscences devenaient douloureuses. La présence de cette équipe autour de lui le gênait. Il aurait bien voulu s'isoler, parcourir seul ses espaces intérieurs. Il trouvait indiscrets ces chercheurs qui fouillaient en même temps que lui les contrées de son cerveau. Et pour tout dire, le docteur qui menait l'équipe finissait par l'exaspérer avec sa suffisance et ses réponses toutes prêtes.

Ils descendirent un long plan incliné. Au fur et à mesure de leur descente, la température s'était sensiblement élevé. Ils débouchèrent sur une sorte de lac intérieur. La surface était couverte d'une boue épaisse où des bulles venaient crever de temps à autre à la surface.

- Première zone de refoulements. Très intéressant. Nous allons faire des prélèvements. Hum. Et braver les interdits, ajouta en ricanant le professeur. Les étudiants se mirent en devoir de faire des analyses sur la rive de ce cloaque. Sanclemente s'était à son tour accroupi à l'extrême bord de la surface, les chaussures au contact de cette matière épaisse. Mû par une impulsion subite, Bernardo Marazzani donna un violent coup de pied au derrière du professeur. Celui-ci tomba sans un cri au plus profond de la masse visqueuse et disparut aussitôt. Les étudiants sursautèrent vivement. Aldermüller prit la parole :

- Ce qui s'est passé ici était largement prévisible. On ne peut indéfiniment grossir le lac des refoulements. Un jour, les digues cèdent. C'est la nature humaine. Il posa de façon joviale sa main sur l'épaule de Bernardo.

- Félicitations, mon vieux. Vous faites des progrès rapides ! D'ailleurs, Sanclemente commençait à me bassiner. Je n'ai jamais été d'accord avec ses théories.

- Mais le professeur ? s'enquit Inducci.

- Ne vous inquiétez pas, il est assez grand pour savoir ce qu'il a à faire. Il s'est toujours débrouillé pour émerger. Quant à Monsieur Bernardo ici présent, aucun risque que ce souvenir remonte à la surface, puisque précisément il l'a envoyé valser d'un maître-coup de pied dans son inconscient. Allons, continuons, c'est moi qui prend la direction des opérations.

L'équipe déboucha enfin sur un vaste zone terne et dépouillée, sans aucun relief visible, sur laquelle soufflait un petit vent aigre. C'était la plaine des lieux communs qui occupait tout l'espace visible. Le sol à perte de vue était jonché de banalités, de phrases creuses, encombré de proverbes et de mots mécaniques à quoi bon c'est la vie je suis en retard bonsoir c'est comme ça ce n'est pas ce que je voulais dire quel beau temps il pleuvra ce soir je suis fatigué rappelez demain j'ai bien aimé passez-moi le sel que voulez-vous c'est comme ça. Ainsi, une bonne partie de l'activité des milliards de connexions nerveuses de ce cerveau adulte avait été consacrée à énoncer et à stocker des formules creuses. Malgré l'absence d'intérêt de cet espace, l'un des deux étudiants resta en arrière pour prendre des notes et perdit le contact avec le groupe. D'ailleurs, Bernardo de lui-même avait pressé le pas car au loin clapotait un rivage. Sur une plage de sable fin des silhouettes uniformément bronzées

passaient sans cesse de l'ombre au soleil sous les palmiers. C'était le rivage des utopies, la côte des rêves jamais exaucés, des velléités mélancoliques et des projets inaboutis. Au dernier étage de l'immeuble un vaste bureau éclairé par les rayons obliques du soleil couchant un homme torse nu et bronzé au sourire carnassier tenait le volant d'une vedette rapide le bras passé autour du cou de sa nouvelle maîtresse il s'enfonça derrière les remparts à la découverte de la cité médiévale à ses côtés un grand-père heureux somnolait en souriant aux enfants sur un fauteuil à bascule sous la véranda dans la salle de bal le couple tourbillonnait éperdu aux accents d'un orchestre qui jouait pour eux tout seuls dans le livre posé entrouvert sur une chaise au milieu d'un parc jonché de feuilles mortes une femme en robe à volants occupée à bouturer des rosiers dans le jardin...

- Aidez-moi, murmura faiblement Bernardo Mazzarani.

Or ses compagnons s'éloignaient déjà en courant vers un vaste salon tendu de velours cramoyé. Des parfums musqués émanaient des couloirs tièdes recouverts d'une moquette aux poils longs et humides. Bernardo comprit l'empressement de l'équipe quand il découvrit à son tour des jeunes femmes entièrement nues allongées sur des sofas. Sa vision s'adapta peu à peu à la pénombre utérine qui régnait dans cet endroit. A la vue des nouveaux arrivants, les croupes, les fesses commencèrent à danser lascivement, les poitrines, les mains, les sexes se mirent en mouvement. Giovanna Inducci qui jusque là avait eu une attitude très professionnelle se mit elle aussi à onduler sur un rythme très lent en ôtant ses vêtements.

- Pour l'amour du ciel, pouvez-vous me dire où nous sommes tombés?

- Bernardo, lui dit l'étudiant sur le ton de la confiance, nous sommes parvenus à l'entrée de tes fantasmes. Rien que du très classique, mais toujours intéressant. Et le jeune homme se mit à enlacer Giovanna qui était totalement nue et visiblement excitée.

-Mais bon sang ! Fichez-moi la paix à la fin ! se mit à rugir Mazzarani. Je suis chez moi ! Vous n'avez rien à foutre ici ! Laissez-moi seul avec mes fantasmes !

Il avait beau glapir, les deux filèrent sans doute vers une alcôve car il ne vit plus que deux paires de fesses blanches qui disparaissaient au fond du couloir. Quant au futur prix Nobel, il avait achevé sa fiasque de grappa pour le voyage et se trouvait hors d'état de continuer.

- Que vont-ils devenir ? gémit Bernardo. Est-ce qu'ils vont maintenant faire aussi partie de mes fantasmes ?

- Oui et non, dit doctement Aldermüller. En fait, Giovanna s'est servi de vos fantasmes

pour les reprendre à son compte. C'est votre scène imaginative qui a déclenché sa stimulation hormonale. Partons. Nous ne les reverrons plus. Les fantasmes ne sont pas faits pour être réalisés. Enfin, pas tous, ajouta-t-il en clignant de l'oeil.

A présent, Bernardo savait bien que ce n'est pas dans ces zones latentes qu'il trouverait des réponses satisfaisantes. Toute sa vie, il pourrait alimenter ses fameuses scènes psychiques avec les images que lui fournissaient à volonté la publicité et les magazines. Or, il avait besoin de réponses plus profondes. Il fallait s'enfoncer encore, au plus profond de la grotte de la mémoire enfouie, dans les caves hantées de l'inconscient, vers la scène primordiale, à la fois irrésistiblement attiré par les réponses qu'il espérait y trouver et terrorisé par ce qu'il craignait d'y rencontrer.

Il entreprit alors une longue descente. Le couloir interminable semblait s'enfoncer en colimaçon comme à l'intérieur d'une oreille gigantesque. La lumière avait peu à peu décru et fait place à un éclairage rose-orangé. Le couloir, régulier au début, se rétrécit en passages étroits faits de ruelles, de chicanes, de déclivités, de ramifications, de diverticules qui s'achevaient en impasses. C'était comme une gigantesque médina mentale. Bernardo avançait d'un pas résolu en tâchant de prendre toujours la direction la plus descendante. C'était le fameux passage des décisions difficiles à prendre, avec ses alternatives, ses cul-de-sac, ses aires de non-dits et ses points de non-retour. C'est dans l'une de ses impasses qu'il dut abandonner Fosca, à bout de forces. Mazzarani trouva motif à sourire à l'idée que d'autres que lui-même puissent se perdre dans les méandres de son propre cerveau. Mais à présent, il avait recouvré toute son énergie et se formait une idée de plus en plus précise de sa quête. Il savait aussi qu'on ne meurt vraiment que lorsqu'on a totalement disparu des écrans de toutes les mémoires.

- Adieu Fosca. Maintenant, tout ceci est mon affaire.

Au sortir du dédale de décisions, il ne restait plus de l'équipe de départ que le vieil Aldermüller. Celui-ci s'assit en grinçant.

- Je ne t'accompagnerai pas plus loin. Ce qu'il y a au delà n'appartient qu'à toi. D'ailleurs, il se fait tard. Je ne peux plus avancer et j'ai une ampoule à chaque pied. Et j'ai froid.

A présent, Bernardo était tout seul pour affronter ses démons intérieurs. Il descendit encore et encore par paliers pendant un temps qui aurait dû durer des années. Dans les tréfonds où ne parviennent jamais les lumières du jour. C'est dans ces nuits permanentes que se terrent les choses qui nous accablent. Qui a le courage de les affronter ? On croit

tous vivre dans notre pleine conscience solaire au plus bel étage de notre immeuble mental. Pourtant, au fond, là-bas tout en bas, dans les caves d'ombres... Il n'était plus temps de faire demi-tour. Il n'avait pas accompli tout ce parcours pour s'arrêter au seuil du mystère primitif. Là où siège chaque nuit le tribunal des peurs. Encore plus bas, plus profond, vers le réduit tabou où il comprendrait enfin, s'il y parvenait, la raison de ses angoisses.

A bout de forces, il parvint dans une clairière à la lumière laiteuse. L'heure de vérité. Il reconnut immédiatement le site qui revenait régulièrement dans ses cauchemars. Derrière les clôtures éventrées, au delà d'un champ d'herbes folles, sous un ciel plombé dans lequel filaient des nuages verts, se dressait la maison maléfique. Il revit aussitôt la tour obscure, les marches du perron, il reconnut le bâtiment morbide à droite du corps d'habitation principal. A l'orée du dénouement, la tension devenait si forte qu'il en ressentit des frissons le long de l'échine. Défaire le noeud originel. Aller jusqu'au fond de la caverne. Débusquer le dragon couleur de soupirail qui gîte depuis trop longtemps au plus profond de son inconscient et se repait de ses ténèbres. Tuer la bête tapie. C'était devenu la seule nécessité primordiale.

Tremblant de tous ses membres, Bernardo Marazzani traversa d'un pas mal assuré les herbes empoisonnées et contourna le bâtiment de la tour. Jamais il n'avait réussi à s'aventurer jusque là même dans ses cauchemars. La maison maudite commença alors à vibrer sur une basse fréquence comme si elle s'était mise sous tension. Claquant des dents, il puisa dans ses ultimes ressources et parvint à moitié suffoquant de terreur devant la fameuse porte entrebaillée. Derrière, dans la pénombre suintante, les choses archaïques et innommables qui secrétaient depuis trop longtemps son histoire personnelle. Il gonfla ses poumons en une profonde inspiration et poussa très brutalement la porte. Une vive lumière éclaira instantanément la pièce voutée. Le sol grossier était toujours dallé de larges pierres humides, les murs de pierres disjointes toujours couverts de salpêtre et de choses gluantes, le plafond pourrissant. L'anneau rouillé. Les cendres. La table couverte de poussière occupait le centre de la pièce. Et plus rien d'autre ! Personne ! Sa détermination avait eu donc raison du mal qui couvait depuis toujours. Tous les dragons ont peur du jour. Ils ne survivent que de nos peurs et nos ignorances. La lumière de la lucidité avait tué les ombres. Le monstre des angoisses avait disparu avec elles !

A présent la lumière irrépressible entrainait à flots dans la pièce dont les murs semblaient s'élargir à mesure que sa confiance en lui revenait. L'homme mûr avait sauvé l'enfant de ses peurs de gosse. Tout devenait évident. Tout s'éclairait peu à peu d'un blanc solaire. Les

murs s'évanouirent peu à peu avec l'arrivée de la lumière aveuglante. La pièce voutée, la maison folle, le champ, tout disparut dans une brume lumineuse. Il entendit une sorte de voix intérieure qui disait :

- Maintenant, c'est la fin de l'épreuve, tu es guéri.

A présent, tout était blanc dans son champ de vision. Tout devenait étincelant à perte de vue. Limpide.

Il n'y aurait plus jamais de peurs. Plus de caves, ni de murs, ni de portes.

Plus d'horizon.

Ni d'issue.

Ni de sortie possible.